

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 1

Artikel: Dein la stratospère
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



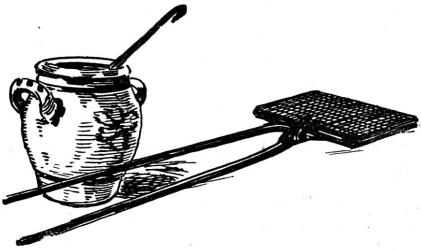
CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



Bonne Année!

AU cours de l'an qui s'achève, les fêtes se sont échelonnées dans un ordre parfait, marquées d'avance au calendrier. Elles ont formé une suite ininterrompue, comme les anneaux d'une chaîne qui paraît longue au premier janvier et que l'on s'étonne de voir si courte au trente-et-un décembre. Elles ont apporté, aux uns de la joie, aux autres de la tristesse, et à tous quelques instants d'oubli.

Puis le jour de Noël est venu avec son cortège de gâteaux levés, de bricellets, de merveilles et de bonbons suspendus à l'arbre tout illuminé. Et puis la Saint-Sylvestre, dernière halte au seuil de l'an nouveau, moment de répit arraché aux préoccupations quotidiennes. Ce jour-là, les préjugés tombent, les distances se rapprochent et les rancunes s'oublient. On jette un regard en arrière, on met, sur les plateaux de la balance, les heures sombres et les heures claires, on fait le compte, on récapitule, puis l'on s'en va de nouveau vers la destinée avec une année de plus et des illusions en moins.

Les événements, grands ou petits, qui nous ont préoccupés, durant l'année, s'estompent déjà dans la brume du passé. On laisse dans l'ombre, et pour l'instant, la crise générale, le chômage, les dettes interalliées, le plan Young, le conflit mandchourien, le dumping soviétique, les assurances sociales et la conférence du désarmement.

Du reste, les journalistes — qui savent mieux que personne ce qu'est le jour de l'An — se gardent bien de publier leur copie. A quoi bon ! L'article du jour ne sera lu par personne. Comme tout le monde, ils préfèrent réveiller autour d'une table bien garnie, laissant aux commerçants et aux industriels le champ libre dans les colonnes de leur journal. La politique chôme, la polémique s'efface, la nouvelle à sensation disparaît comme par enchantement et les chroniques militaire, financière, sportive — et que sais-je encore ? — prennent la poudre d'escampette. A l'endroit même où vous avez l'habitude de lire la prose du premier rédacteur, vous trouverez ces mots en lettres grasses : « La maison X présente ses vœux de bonne année à sa nombreuse clientèle. » Et il vous suffira de tourner les pages pour retrouver, cent fois répétée, la même annonce. Il est vrai qu'à mesure que l'on tourne les feuillets l'espace se rétrécit et la dimension des caractères diminue. Car il en est des maisons de commerce comme des journaux. Il y a la grande entreprise qui requiert les services de deux cents, trois cents, cinq cents employés, et il y a la petite boutique du coin où vous voyez toujours la même marchande. Les journaux, eux, se distinguent par le format et le tirage. Vous avez les grands quotidiens qui tiennent à cinquante mille exemplaires et les petits

hebdomadaires — dont nous sommes — qui font tant bien que mal leur petit bonhomme de chemin. Ainsi va la vie !

Bien qu'il ait dépassé la septantaine, le *Conteur Vaudois* se porte bien. Comme un pèlerin, fatigué par la longueur du voyage, il s'est arrêté au bord du chemin. Il a ouvert son vieux sac de cuir pour en tirer un quignon de pain et un morceau de fromage qu'il mange avec appétit. Après avoir bu ses trois verres traditionnels, il reprend sa course plus gaillardement. Regardez-le cheminer dans son complet de milaine. Il arrive maintenant au contour de la route. Il se retourne et, avant de franchir le seuil de l'an nouveau, il vous tire son chapeau de feutre et vous crie, dans son bon accent du terroir : « Bonne année ! » Lo *Conteu* vo coo à très ti onna rebattâie de bourheu !

Jean des Sapins.



DEIN LA STRATOSPÈRE

VO vo rappela de clli monsu Pecard, de pè Lutry, que l'è montâ d'amont dâi niolo. S'ètai aguelhî lâi cllia grôcha pètblie que lâi diant la stratosphère, que monte tota soletta, sein s'arretâ, adf pe hiaut, à perda de yuva. Vo z'é dza de que lo pénabllio n'a pas ètâ de grimpehî, mà de dêcheindre. Cllia sacré pètblie voliâve pas que sâi de reveni avau. Se monsu Pecard s'ètai pas crampounâ fermo su sa stratosphère po coudhî lâi gravâ de volâ plli' amont, sarâi prâo su einfarratâ oncora âi niolan. Mâ l'avâi promet à sa fenna de reveni à l'ottô po lo petit-goutâ et voliâve pas l'eingreindzi. L'è po cein que n'è pas m'estâ.

Mâ à la dêcheinta, tandu que l'ètai à tsevu su lè dérूपite — et l'è épouâirâo quand on lâi sondzo — l'a vu oquie dé bin courie. Tot lo teimps, monsu Pecard crâisive dâi z'affère quemet se l'avâi ètâ dâi cllière. Mâ n'ètai pas dâi cllière. L'ètai riond quemet dâi boule à djuvî âi guelhie. Mâ n'ètai pas dâi boule de guelhie. L'avant onna voix dâoce quemet onna balla-mère que sohîte lo bounan à son biau-fe. Mâ n'ètai pas onna voix. L'ètai rodzo, blliu, dzauno, vè, quemet on are (*arc-en-ciel*) ; mà n'ètai pas on are.

Cein que l'ètai ? Eh bin ! lo vo vu dere. L'ètai dâi z'âme.
Et clliaô z'âme traçivant ein amont avoué onna couâte qu'on arâi djurâ dâi z'èpèle. Fu-sâvant pe rido que l'ovîvra. Quemet on tsin que l'out dzappâ sa tsinna. Vo dio que l'ètai à vo baillî lo veret (*vertige*), tant clliaô z'âme ludzivant râ.

Et vaitcé que monsu Pecard demande à iena de clliaô z'âme que fronnâve dè couâte la pètblie :

— Du iô venî-vo, que vo z'îte tant accouâitya ? (*pressée*).

— De pe lo paî dâi Tutche ! On sè redzoie d'arrevâ âo Paradi. On pâo pas lâi ître pe mau que tsi no, ora.

Et via âo dissimo galop.

On crâisive onn' autr' âma que l'allâve oncora pe rido que l'autra.

— Et vo, du iô îte-vo, que lâi fâ lo monsu de la stratosphère.

— Vigno de Dzenéva. M'êtâiso (*je suis impatiente*) d'arrevâ po pe rein oûre dêvezâ de la Banqua.

Et zzzzz... ! via !

— Et vo ? que dit à iena que fasâi état de ratrapâ lè z'autre.

Sein s'arretâ, l'âma l'a repondu :

— De Nâotsati ! Lè z'affère vant pas tant bin ora. Estiusâ. Mè faut modâ.

Et dinse dâi z'hâore et dâi z'hâore. Rein que dâi z'âme à ne pas voliâi pèdre onna menuta. Lè zene vegnant de pè l'Etalie, de pè la France, de ti lè paî de la terra, la Byssenie, l'Arabie dêpètrâie, lè z'Amérique et tot lo diâbllio et son train. Rein que dâi z'âme à dêpuffâ, à corre ! Tot d'on coup, monsu Pecard ein reincontre dautrâi que n'ètant pas à traçî quemet lè z'autre. Allâvant tot bounameint, sein sè pressâ, quemet dâi z'âme que regrettant gros d'arrevâ et que sè breinnant po pas ître lè premî. De lè vère, on arâi djurâ clliaô coo que l'atteindant que la der-raire l'ausse sounâ po einrâ à lo pridzo, et que lo menistre l'ausse coumeinci. Guegnîvant adf ein avau, dâi iâdzo s'arretâvant.

— Mâ ! mâ ! que lâo fâ dinse monsu Pecard, qu'îte-vo. Vo z'allâ bin pllian !

Et lè z'âme l'ant fé reponse :

— On n'è pas tant pressâ d'arrevâ. On sâ cein qu'on pè. On cougnâi pas cein qu'on re-troverâ. *No sein Vaudois !*

Marc à Louis.

RÉFLÉXIONS

A. M. Schabzigre.

L'AUTRE jour, et par hasard, j'ai entendu entre un mari et sa femme, un bout de conversation, et comme aucun des deux ne m'a prié de ne pas la répéter, je me permets de la faire ici, en y ajoutant quelques réflexions.

Le dit mari, donc, reprochait à sa femme de brûler trop de bois. Jusque-là, rien d'extraordinaire. Pour ma part, je n'ai jamais encore rencontré de mari qui ne reproche pas, au moins une fois par semaine, à sa femme de brûler trop de bois. Mais celui-ci avait l'air très fâché. Il fronçait les sourcils d'un air courroucé, et haussait la voix comme pour se faire entendre d'un auditoire de dix mille femmes incapables d'économie... Pour finir, il ajouta que d'ailleurs, les femmes ne savent pas faire le feu.

Cette accusation imprévue m'a causé un grand étonnement parce que le feu, n'est-ce pas, c'est essentiellement l'affaire des femmes. De mère en fille, depuis des générations, et déjà au temps où, vêtues de peaux de bêtes, elles suivaient leurs hommes à la chasse, elles apprenaient à ramasser des brindilles, à les faire flamber avec des feuilles sèches et à poser dessus des morceaux de bois assez gros pour faire rôtir un quartier d'ours ou d'auroch. (Si je passe, comme chat sur braise, sur leur manière de produire l'étincelle, c'est que je ne sais pas comment elles s'y prenaient, étant à peu près certaine que, dans ce temps-là, les allumettes de sûreté n'étaient pas encore au commerce). A l'heure qu'il est, une petite fille de douze ans dont la maman va en journée, sait déjà faire le feu, arranger les copeaux de façon à n'avoir besoin que